

DU MÊME AUTEUR

Le Poids du temps

Nouvelles, traduction d'Uta Müller et Denis Denjean, Verdier, 2015.

« Le pèse-temps »

in: *L'Ombre du mur. Chroniques du mur de Berlin,*

Traduction de Bernard Banoun, Syrtes, 2009.

Lutz Seiler

Kruso

ROMAN

Traduit de l'allemand par

UTA MÜLLER

et

BERNARD BANOUN

Postface de Jean-Yves Masson

Collection « Der Doppelgänger »

VERDIER

COLLECTION DIRIGÉE PAR JEAN-YVES MASSON

L'éditeur et les traducteurs remercient Kai Stefan Fritsch
pour sa précieuse coopération ;
Denis Denjean et Anne Delahaye pour leur relecture de la traduction.

Pour Charlotta

www.editions-verdier.fr

© Suhrkamp Verlag, Berlin, 2014

Titre original : *Kruso*

© Éditions Verdier, pour la traduction française et la postface, 2018

ISBN : 978-2-86432-990-9

ISSN : 1158-5544

Petite lune

Mais pour en revenir à mon nouveau compagnon, j'étais enchanté de lui.

DANIEL DEFOE, *Robinson Crusôé*

Ed, depuis son départ, se trouvait dans un état d'excessive vigilance qui lui avait interdit de dormir dans le train. Devant l'Ostbahnhof, la Gare de l'Est, que le nouvel indicateur des chemins de fer appelait *Gare centrale*, il y avait deux lampadaires, l'un en face sur le bâtiment de la poste, l'autre au-dessus de l'entrée principale, où stationnait un fourgon dont le moteur tournait. Le vide de cette nuit ne correspondait pas à l'image qu'il se faisait de Berlin, mais enfin, que savait-il de Berlin ? Il se hâta de regagner le hall des guichets et se pelotonna sur le large appui d'une fenêtre. Le hall était tellement silencieux que, de là où il était, il put entendre pétarader le moteur du fourgon lorsque celui-ci démarra.

Il rêva d'un désert. À l'horizon, un chameau approchait. Il flottait dans l'air, retenu apparemment avec difficulté par quatre ou cinq Bédouins. Les Bédouins portaient des lunettes de soleil, ils ne faisaient pas attention à lui. Quand Ed ouvrit les yeux, il aperçut le visage luisant de crème d'un homme, si près de lui que tout d'abord il ne le vit pas entièrement. L'homme était vieux et pointait les lèvres en avant comme s'il allait siffler – ou comme s'il venait de donner un baiser. Ed eut un mouvement de recul, et le donneur de baiser leva les bras au ciel.

— Oh, pardon, jeune homme, pardon, je suis désolé, vraiment, je ne veux pas... vous déranger.

Ed frotta son front, qui lui semblait moite, et rassembla ses affaires. Le vieux sentait la crème Florena, ses cheveux bruns, lissés en arrière, formaient un arc de cercle raide et luisant.

— C'est seulement que, commença-t-il d'une voix flûtée, je suis en plein déménagement, un gros déménagement, et maintenant il fait déjà nuit, c'est minuit, beaucoup trop tard, c'est bête, et il reste un de mes meubles, une armoire, une armoire vraiment bien, vraiment grande, en pleine rue...

Alors qu'Ed se mettait debout, l'homme désigna la sortie de la gare. « C'est tout près, là où j'habite, pas loin du tout, n'ayez pas peur, quatre ou cinq minutes d'ici, s'il vous plaît, merci, jeune homme. »

Un instant, Ed avait pris au sérieux la requête du vieux qui le tirait maintenant par la manche trop longue de son pull-over comme s'il voulait l'emmener. « Mais venez donc, s'il vous plaît ! » En disant cela il se mit à retrousser lentement la laine de la manche, imperceptiblement, avec des mouvements n'allant pas plus loin que le rayon décrit par le bout doucereux de ses doigts, jusqu'à ce qu'Ed finisse par sentir, à l'endroit du pouls, leur léger frottement en ellipses. « Tu veux bien venir, hein... »

Pour un peu, Ed l'aurait bousculé, le vieux, il l'aurait renversé, en tout cas il avait été bien trop brusque.

— On a quand même le droit de demander ! lança le donneur de baiser d'une voix éraillée, mais pas trop fort, plutôt dans un sifflement à peine audible. La manière qu'il avait eue de vaciller paraissait feinte elle aussi, comme un petit pas de danse étudié. Ses cheveux lui avaient glissé sur la nuque, et Ed, ne comprenant pas tout de suite comment c'était arrivé, prit peur à la vue de ce crâne soudain chauve flottant dans le clair-obscur du hall comme une petite lune inconnue.

— Désolé, mais je n'ai pas le temps. Pas le temps, répétait-il. Et, traversant le hall précipitamment, il découvrit dans chaque coin des silhouettes furtives qui cherchaient à attirer l'attention par de petits signes, et en même temps semblaient s'efforcer de gommer leur présence. L'une d'elles souleva un sac en dederon¹ brun et désigna celui-ci du doigt tout en hochant la tête en direction d'Ed. L'expression de son visage, débonnaire comme celle d'un Papa Noël avant la distribution des cadeaux.

1. Plastique imité du Perlon et produit en RDA (en allemand DDR, d'où son nom). Les notes sont des traducteurs.

Il régnait au Mitropa une odeur de graisse brûlée. Les tubes de néon grésillaient dans la vitrine, vide à l'exception de quelques bols de solianka posés sur une plaque chauffante. De cette soupe recouverte d'une pâle membrane grise émergeaient, tels des récifs, quelques morceaux huileux de cornichon et de saucisse que la chaleur continue de la plaque faisait monter et descendre, rappelant le travail d'organes internes – ou bien, songea Ed, le pouls de la vie juste avant qu'elle ne s'arrête. Il se toucha le front machinalement : il avait peut-être quand même sauté, tout cela n'était peut-être que la dernière seconde de sa vie.

Des agents de la police des transports entrèrent dans la salle. Les courtes visières de leurs casquettes, demi-cercles étincelants, et leurs uniformes couleur bleuet. Ils avaient avec eux un chien, tête baissée, comme s'il avait honte du rôle qu'on lui faisait jouer. « Papiers s'il vous plaît, titre de transport. » Ceux qui n'avaient pas de billet prouvant qu'ils continueraient leur voyage devaient quitter le restaurant sur-le-champ. Raclements de pieds, chaises déplacées, quelques buveurs dociles sortirent en chancelant, sans un mot, comme s'il avait été de leur devoir d'attendre cette ultime injonction. Vers deux heures le Mitropa de la gare avait perdu presque tous ses clients.

Ed avait beau être conscient que ceci ne se faisait pas, il se leva pourtant, saisit un des verres à moitié pleins et, sans même se rasseoir, le vida d'un trait. Satisfait, il retourna à sa table. C'est le premier pas, pensa Ed, ça me fait du bien d'être sur la route. Il enfouit sa tête dans ses bras, dans l'odeur de moisi du vieux cuir, et s'endormit aussitôt. Les Bédouins étaient toujours aux prises avec leur chameau ; mais au lieu de tirer dans la même direction, ils tiraient à hue et à dia, ils semblaient n'être pas du tout d'accord entre eux.

Le sac en dederon levé – Ed n'avait pas compris ce que cela voulait dire, mais après tout, c'était la première fois qu'il passait la nuit dans une gare. Il avait beau être presque certain

maintenant que l'armoire du vieux n'existait pas en réalité, il se représenta ce meuble en plein milieu d'une rue, et cela lui fit de la peine – pas vraiment à cause de l'homme, mais de ce qui lui resterait désormais associé : l'odeur de crème Florena et la petite lune sans cheveux. Ed vit le vieux rejoindre son armoire en traînant les pieds, l'ouvrir et s'y glisser pour dormir, et pendant un instant, il éprouva si fortement ce mouvement par lequel le vieux se recroquevillait et se détournait du monde qu'il aurait voulu s'allonger auprès de lui.

— Votre titre de transport, s'il vous plaît.

C'était la deuxième fois qu'ils le contrôlaient. Peut-être à cause de ses cheveux longs, ou bien c'était la faute de ses vêtements, de sa lourde veste en cuir, Ed l'avait héritée de son oncle, une veste de moto des années cinquante, un spécimen impressionnant avec un col énorme, une doublure douillette et de gros boutons recouverts de cuir, les connaisseurs l'appelaient la veste Thälmann (sans y mettre de connotation négative, au contraire, plutôt dans un sens mythologique), peut-être parce que tous les extraits de films de l'époque montraient le leader du mouvement ouvrier avec une veste qui y ressemblait beaucoup. Ed s'en souvenait : les masses humaines aux mouvements étrangement saccadés, Thälmann sur la tribune, son torse qui s'avancait et reculait par saccades, son poing brandi d'une manière saccadée, à chaque fois qu'il voyait ces vieilles prises de vue il était bouleversé, tôt ou tard ses larmes se mettaient à couler...

Péniblement, il sortit le bout de papier déjà tout chiffonné. Sous l'inscription DEUTSCHE REICHSBAHN étaient imprimés, dans plusieurs cases délimitées par un trait fin, la destination, le jour, le prix et le nombre de kilomètres. Son train partait à 3 h 28.

— Qu'est-ce que vous allez faire sur la Baltique ?

— Rendre visite à un ami, répéta Ed. Prendre des vacances, ajouta-t-il, parce que cette fois l'agent de la police des transports n'avait rien répondu. Mais bon, il avait parlé d'une voix

ferme (une voix à la Thälmann), même si à l'instant où il avait prononcé ces mots, ce « prendre des vacances » lui avait paru tout à fait insuffisant, pas crédible, carrément cousu de fil blanc.

— Vacances, vacances, répéta l'agent de la police des transports.

Il avait dit ces mots comme s'il les dictait, et aussitôt le boîtier gris du talkie-walkie fixé par une lanière de cuir à gauche sur sa poitrine se mit à grésiller doucement.

— Vacances, vacances.

Manifestement, ce mot suffisait ; il contenait tout ce qu'il fallait savoir sur lui. Tout sur sa faiblesse et sa fausseté. Tout sur G., sur son angoisse et son malheur, tout sur ses vingt poèmes guindés nés de treize commencements d'écriture en cent ans, tout sur les vraies raisons de ce voyage, qu'Ed lui-même ne comprenait toujours pas bien. Il aperçut le central de la police des transports, quelque part là-haut, au-dessus de la construction d'acier de cette nuit de juin, une capsule couleur bleuet, vitrée, au sol proprement revêtu de lino, qui traversait l'espace infini de sa mauvaise conscience.

Soudain très las, pour la première fois de sa vie il eut l'impression d'être en fuite.